À propos du livre d'Anita Izcovich, *La malédiction sur le sexe*
Par Christine de Camy

Qu'est ce que la malédiction sur le sexe ? L'expression vient de Lacan. On la lit dans *Télévision.* Le Bien-dire sur le sexe est impossible du fait de la jouissance sexuelle qui ne fait pas rapport. Face à ce réel, rencontré donc comme impossible, les positions du sujet varient. C'est ce que va interroger Anita Izcovich. En tant que psychanalyste, elle se laisse enseigner, et nous avec, par les réponses particulières de quelques-uns. On ne s'étonnera pas que ces réponses soient introduites par une interrogation sur la prostitution. Celle-ci est en effet paradigmatique de la malédiction sur le sexe. La figure de la prostituée, exclue du monde, entre toute et rien, s'inclut comme objet du fantasme. Jouissance coupable, comme l'a si bien décliné Zola avec *Nana* .

Freud, après avoir pensé que la morale produisait la névrose, opère en 1926 un virage fondamental. Le sentiment de culpabilité engendré par la civilisation est un malaise nécessaire. Wilhelm Reich ne le suit pas. Pour lui, la révolution sexuelle est un combat contre toute répression. Il s'agit de se dégager du refoulement mortifère et de toute ambivalence à imputer exclusivement à la société selon lui. Jouir sans entrave, tel est l'objectif. Cela n'est pas sans nous rappeler le père de la horde. Wilhelm Reich a une mission. Il échafaude une théorie sexuelle autour d'une énergie électrique à laquelle il donne le nom d' *orgone* , condensation d'*orgasme* et d' *organisme* .

Solution singulière comme celle que va devoir trouver également Simone Weil, aux prises à la douleur d'exister et à la faute associée. Anita Izcovich nous invite à suivre pas à pas l'élaboration de la philosophe. Elle se construit à partir de deux grandes expériences.

La première concerne l'épreuve du malheur dans son travail à l'usine. C'est sans doute pour Simone Weil, une tentative de localisation de la souffrance. Elle ne peut cependant s'extraire de l'insupportable de l'usine, pas même partiellement. Seule sa relation à l'ouvrier lui permet d' alléger un peu le malheur rencontré. La seconde solution concerne sa relation au Christ : souffrance de celui-ci et rencontre. Sa présence réelle en lien avec elle, sans médiation, fait exister le rapport sexuel. Pas d'encadrement par le fantasme, pas de diction possible : cette expérience mystique, hors discours, fait malédiction au sens propre du terme.

C'est dans un tout autre registre que nous emmène ensuite Anita Izcovich. Elle poursuit en effet sa question à travers le regard de Sacher-Masoch et de Sade. Le fantasme ici borde la souffrance, mais sur un mode particulier.

Pour Sacher-Masoch et à la lecture de *La Vénus à la fourrure*, la faute et la douleur, confinées à la jouissance mortelle, s'inscrivent dans une fétichisation du phallus. La douleur en effet s'incarne dans le pied de Wanda ou le fouet qui ont valeur de fétiche. Homme et femme sont là dans un rapport en miroir, l'un prenant le pouvoir sur l'autre, mais jamais sans qu'il ne lui ait demandé toutefois. Cruauté et volupté où la malédiction sur le sexe sécrète la matérialité du fétiche.

Pour Sade, le sujet occupe la place de l'objet. Il est tout regard, voix, fouet. Il se fait l'instrument de la jouissance de l'Autre. C' est un usage inversé du fantasme tel qu'on a l' habitude de l'entendre. Il ne s'agit pas là du désir d'atteindre l'objet dans l'Autre mais plutôt celui de boucher le trou dans l'Autre pour le faire exister. Le tourmenteur sadien répond à la malédiction sur le sexe en se consacrant à effacer la division du sujet

Dans la dernière partie de son livre, Anita Izcovich choisit de nous parler de Stendhal et de Flaubert. Que nous apprennent-ils ? Comment répondent-ils à la malédiction sur le sexe ?

Stendhal interroge l'amour. Peut-on dire le vrai sur l'amour ? Comment le saisir ? Stendhal décrit les labyrinthes de ses pensées. Il les romance ou les théorise. Il s'intéresse à ce qu'il appelle la cristallisation, soit les signes qui vous font dire que l'objet aimé vous aime. Il questionne l'amour d'une femme. Il y croit. Mais peut-il la croire ? C'est ainsi que Julien Sorel désire et se défend de désirer dans un désir impossible.

Flaubert écrit avec son corps. Il s'identifie aux drames de ses personnages. Il ressent leurs maux. Ainsi en témoigne-t-il dans sa *Correspondance*. C'est ainsi qu'on peut suivre les intrigues d'Emma Bovary qui maintient son désir en se dérobant comme objet : désir insatisfait qui promeut l'Autre absolu comme inatteignable.

Ce qui fait structuralement malédiction sur le sexe pour tout sujet prend des formes différentes selon chacun. Entrer dans l'œuvre de quelques-uns pour saisir, à travers le style de leurs auteurs, la particularité des réponses, c'est ce que réussit à nous faire entendre Anita Izcovich. Son livre est rigoureux et dynamique.

Présentation du livre d'Anita Izcovich ***La malédiction sur le sexe***

Librairie Ombres Blanches à Toulouse, le 22 septembre 2017.

par Pascale Leray

Tout d'abord, à celles et ceux qui ne l'auraient pas encore lu, je recommande la lecture de ce nouveau livre, d'Anita Izcovich paru aux éditions *Stilus* et intitulé *la malédiction sur le sexe.* Avec ce titre qui reprend l'expression forgée par Lacan dans Télévision, il s'agit, dans cet ouvrage passionnant, de l'exploration d'une question toujours aussi vive pour la psychanalyse, une question restant au cœur du malaise et du symptôme dans la civilisation, à l'heure où, comme l'a dit Lacan, *le capitalisme a mis la question du sexe au rencart.*

En effet, la question insiste au moment où le discours actuel tend à faire du sexe l'objet de thérapeutiques de toutes sortes en même temps qu'il fait proliférer la série des objets et des techniques pouvant capter la libido. Et c'est là l'enjeu de ce livre, enjeu éthique, qui est d'interroger ce qui fait la malédiction sur le sexe, à partir du réel sexuel, lequel reste impossible à élider par tous ces plus de jouir offerts à la consommation.

Ce réel, Anita nous le rappelle d'emblée, est pour la psychanalyse ce qui fait la dimension d'énigme du sexe pour l'être parlant, en tant qu'elle est structuralement liée à l'impossible rapport sexuel. Le non rapport sexuel étant pour chacun ce qui fait la jouissance sexuelle inadéquate à inscrire le Un qui ferait rapport à partir des jouissances dissemblables des partenaires. De là partent bien des drames car ce non rapport fait malédiction de confronter chaque sujet à l'impasse sexuelle avec le fantasme et le symptôme qui en découlent et c'est à cet endroit précis que passe le fil conducteur de ce livre qui s'attache à démontrer cliniquement comment se traduit dans chaque cas abordé cette malédiction sur le sexe .Et ceci en fonction de la structure dans laquelle le sujet se trouve pris , qu'elle soit de névrose , de psychose ou de perversion , ce qui , comme Anita ne va cesser de le démontrer, donnera alors différents statuts à cette malédiction .

Mais l'auteure choisit de nous faire part d'abord de la façon dont elle conçoit la problématique de la prostitution dans la civilisation, question

rarement traitée d'un point de vue psychanalytique. Prostitution qu'elle conçoit comme *un paradigme de la malédiction sur le sexe* ,là où celle-ci évoque la jouissance coupable pour la civilisation qui tente alors de légiférer sur ce qu'elle considère à la fois comme une menace mais aussi comme quelque chose d'inévitable, de nécessaire dans la civilisation .

Anita aborde de façon très documentée ce que furent, dans l'essor du capitalisme au XIX siècle, les maisons closes, avec cette tentative forcenée de certains idéologues, de contrôler la prostitution en la considérant, je cite Anita, *comme un lieu clos en marge du monde sur le bord entre le licite et l'illicite, à la frontière de l'extérieur et de l'intérieur de la civilisation.* A la suite de quoi l'auteure dégage le véritable enjeu de cette délimitation de la prostitution : ce qu'il s'agit d'endiguer c'est la malédiction d'une jouissance coupable incarnée par la prostituée , jouissance nuisible qui mène à la mort , où à la ruine comme cela fut le cas pour le comte Muffat dans le célèbre roman de Zola « *Nana* », lorsque celui-ci se sent littéralement possédé par Nana et en même temps maudit de ne pouvoir cesser d' être enchainé à cette jouissance qui le détruit. Anita nous montre que dans la volonté de l'hygiéniste de circonscrire la menace de cette jouissance, il s'agit aussi de délimiter, je cite, *la femme sous deux aspects …à la frontière de la lettre entre son endroit et son envers : d'un côté la beauté des bonnes mœurs dont l'idéal est garanti par la loi, de l'autre côté la malédiction de la corruption, la lettre déchet et ordure.*

Dans l'échec avéré de cette domestication de la prostitution, Anita relève ce qui reste impossible à canaliser : la jouissance en tant qu'elle échappe au discours du maitre. Elle le fait en se déplaçant toujours ailleurs, la femme incarnant ce déplacement, dans ce qui ne peut se dire de la sexualité en deçà des signifiants. La malédiction pour le législateur tient alors *à ce que la jouissance ruineuse est impossible à circonscrire et à légiférer dans une civilisation.*

Autre chose est la malédiction que peut représenter la prostituée pour ceux qui en font leur addiction et qui tentent par cette pratique de *combler leur rapport à la castration.* Cette *a-diction*, qu'Anita écrit en deux mots, rend bien compte chez certains des effets de l'absence dans l'Autre d'une parole qui arriverait à répondre du mystère du sexe. C'est à cette absence structurale que la prostituée donne ce qui n'est qu'un semblant de réponse, en appelant au

sexe dans un piège à regard. Ainsi, précise Anita, *la prostituée manie le semblant d'incarner la vérité de la jouissance de l'homme alors qu'elle ne l'est pas.* C'est en cela que la prostituée fait malédiction de manier l'artifice de faire exister l'Autre en recelant dans sa béance l'objet plus de jouir en jeu dans le désir de l'homme. Mais au-delà de cet attrape- regard qui attise le désir de l'homme, les prostituées, nous dit Anita *sont insaisissables parce qu'il n'y a rien derrière leur apparence.* Car au-delà de tenter de faire exister le rapport sexuel, la prostituée est, je cite, *celle qui incarne le trou sans fond de l'Autre : on a beau inscrire en elle le signifiant de la sexualité ou de l'argent, il n'y reste pas, il s'évanouit et il est toujours à recommencer.*

Vient ensuite dans le livre, l'approche d'un autre statut de la malédiction sur le sexe lorsqu'il se situe dans le hors discours de la psychose avec deux exemples très différents :

D'abord celui de Wilhelm Reich qui s'est fait, lui, le pourfendeur d'une libération sexuelle avec son livre de 1936 intitulé « *la révolution sexuelle* », lequel a ouvert la voie aux utopies communautaires encore en vogue dans les années 1970. Comme le démontre de façon très précise Anita, Wilhelm Reich soutient cette théorie en rejetant rien de moins que la fonction de la civilisation en tant qu'elle fait limitation aux pulsions sexuelles qui ne doivent selon lui connaître aucune entrave, aucune loi. Ainsi Il rejette Freud en refusant le mécanisme du refoulement des pulsions et la conceptualisation de l'inconscient. Son rejet vise du même coup chez Freud la fonction paternelle et l'interdit incestueux, ainsi que la faute œdipienne, et c'est ainsi qu'il s'insurge contre la famille et contre le père accusés de mutiler sexuellement les individus du fait de perpétuer la répression sexuelle. Anita considère qu'il s'agit, au travers de de cette forme de rejet, d'une *malédiction de l'autorité néantisante du père* pour W. Reich. Malédiction non pas liée à ce qui fait impasse sexuelle avec la fiction qui y répond dans le fantasme, mais malédiction hors discours venant alors d'une autorité n'intervenant pas dans le registre de la castration symbolique mais dans celui de l'éviration. Anita montre comment Reich n'a pu que redoubler la malédiction sur le sexe à partir de cette solution consistant à se donner *une mission*, celle de faire exister la jouissance phallique dans une dimension de hors discours en construisant la théorie d'une énergie électrique présente dans le cosmos, en jeu dans l'orgasme, énergie qu'il nomme l'orgone,

condensation entre orgasme et organique, forclose du symbolique, comme le relève Anita. Ainsi s'il redouble la malédiction sur le sexe, c'est en tentant d'annuler l'énigme du sexe en promulguant une discipline normative destinée à satisfaire les pulsions sexuelles réduites à un besoin, référé à une conception de l'homme enraciné dans la nature, et excluant toue opération subjective.

Un deuxième exemple de cette malédiction hors discours nous est donné sur un tout autre versant avec l'exemple très touchant de Simone Weil, philosophe mystique chrétienne qui mourut dans un état d'épuisement extrême en 1943 à 34 ans, non sans laisser nombres d'écrits qui partent de son expérience. Ce que démontre Anita, c'est qu'il y va pour Simone d'une malédiction originelle se situant, je cite, *dans l'intervalle entre elle comme sujet et l'Autre qui n'existe pas*. Dés l'adolescence, elle rencontre un désespoir intense où la malédiction correspond à la faute d'exister. Pour tenter d'atténuer les effets de cette inexistence de l'Autre, il ne lui reste qu'à éprouver la douleur d'exister, ce qu'elle a expérimenté toute sa vie dans une souffrance où elle mit son corps à rude épreuve, comme en témoigne déjà son choix d'aller travailler à l'usine, dans des conditions exténuantes, alors qu'elle enseignait la philosophie. Elle tente, nous dit Anita, *de saisir l'existence hors d'elle-même,* dans le malheur du monde ouvrier. Mais là où elle a redoublé la malédiction première, c'est, comme le dégage Anita , d'avoir tenté de faire exister le rapport sexuel avec l'universel qu'est pour elle la figure de la grâce divine, faute de n'avoir pu s'appuyer sur la signification phallique et de ne s'être approchée de la sexualité. Si elle a pu faire l'expérience mystique de la présence du christ dont l'amour l'a transportée, le rapport à Dieu fera malédiction, qu'Anita écrit mal-diction au sens où, je cite, *ce qui vient de l'Autre divin ne réside pas dans une diction de signifiants mais dans la souffrance pure qui résulte d'être le rebut de l'in- existence du rapport sexuel ».* Avec ce nouveau déchirement subjectif provenant du laisser en plan par Dieu , impossible à colmater et qu'elle a au contraire accentué ,Simone Weil a creusé alors l'inexistence de l'Autre en la retournant sur elle-même dans un profond dénuement , ce que Anita considère être une façon de redoubler la malédiction première *dans une soumission du renoncement qui touche au néant dans une décréation d'elle-même .*

Bien différent est le statut de la malédiction dans la perversion propre au masochisme qui est examiné ensuite par Anita à partir de sa lecture d'une

grande justesse de ce texte de Sacher Masoch qu'est *la Vénus à la fourrure* . Pour le personnage central qu'est Séverin , c'est la souffrance d'être battu par une femme qui lui assure d'exister à partir d'une jouissance où c'est Wanda, la femme pourvue du phallus a travers le fouet comme fétiche , qui doit lui la procurer dans un scénario par lui-même calculé. La malédiction sur le sexe dans ce cas c'est de donner une présence à une femme en lui ordonnant d'exercer son sadisme sur lui, de l'enchainer comme phallus, comme jouet de sa cruauté pour atteindre à la volupté. Ce qui est à saisir dans ce texte , comme le démontre Anita , c'est que faute de la médiation paternelle qui fait passer le phallus à l'ordre symbolique , le sujet masochiste pervers reste piégé dans la dimension imaginaire du phallus à partir de laquelle, je cite *il se divise lui-même en deux , en demandant à la femme de le battre comme il le conçoit lui-même, et elle ne fait qu'obéir à son commandement , après même quelquefois ,avoir hésité ou voulu renoncé .* C'est en cela qu'Anita peut dire *que la femme fait malédiction dans le sens où elle est un diable masqué* par laquelle Séverin s'assure du bonheur qui conjoint aimer- être aimé à partir de la souffrance de battre-être battu. Pour finalement s'assurer de la disjonction du fantasme en en bouchant l'intervalle dans l'instrumentalisation du fouet fétichisé. Ainsi Sacher Masoch dans sa vie et dans son œuvre, aurait échappé à la néantisation, contrairement à Simone Weil, là où chez lui la souffrance a pu s'inscrire dans le phallus fétichisé et l'angoisse de mort être encadrée dans les scènes du fantasme.

Il y a beaucoup d'autres choses que développe Anita sur la perversion dans ce livre d'une grande densité. Ainsi la malédiction dans le sadisme avec laquelle Sade opère dans ses textes, qu'elle considère être *une subversion de la malédiction :* celle où, je cite*, le vice, qui fait malédiction pour le névrosé, fait bénédiction prospère pour le Dieu du plaisir,* dans l'anti morale sadique qui exclue tout sentiment et fonde sa morale sur le crime via la débauche. A relire comme le fait Anita « *Histoire de Juliette et la prospérité du vice* » lui permet de dégager comment cette malédiction sur le sexe tient donc ici à un franchissement de la limite de la chose, en assurant l'impensable par le volontarisme de la loi pour la loi. Cette malédiction tient alors à l'usage du fantasme propre au sadique dégagé par Lacan, celui où disparaît la division du sujet : Elle est celle qui contraint le pervers sadique à se faire l'instrument de

la jouissance de l'Autre, en occupant la place de l'objet a qu'il soit regard, voix ou fouet pour diviser l'autre.

J'en viens maintenant à la dernière partie du livre traitant du statut de la malédiction dans la névrose qu'Anita définit comme étant *la malédiction des fictions de l'impasse sexuelle* reprenant ainsi ce qu'énonce Lacan, lorsqu' il dit de cette impasse *qu'elle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient.* C'est ainsi que ce dernier chapitre nous amène à découvrir comment le névrosé répond à la malédiction sexuelle par les fictions construites dans son fantasme et venant faire symptôme.

En premier lieu, avec l'exemple de Stendhal, pour lequel l'auteure s'attache à montrer comment opère chez celui-ci la malédiction du désir impossible propre à la névrose obsessionnelle. Reprenant l'écrit auto biographique où Stendhal s'adresse au lecteur et dans lequel il tente de trouver ce qui fait la vérité de son destin , Anita repère comment s'exerce la défense du désir contre le réel, *ce réel qui fait le profond ratage des choses*, réel impossible à fixer dans la vérité d'une démonstration, que ce soit dans les mathématiques où il excelle ou bien dans sa recherche sur la question de l'amour et de la femme. Ce qui fait malédiction relève Anita ce sont *ses doutes et ses procrastinations pour vérifier et s'assurer de la vérité de son discours et de la grandeur de son moi, avec la culpabilité que cela engendre.* La malédiction touche ici à l'exagération des fictions qui colmatent le réel comme impossible. Ainsi sa présentation d'enfant maudit , l'aveu de sa passion pour sa mère qu'il voulait couvrir de baisers et la haine ressentie à l'égard du père empêcheur, pour vrai qu'il soient, n'en sont pas moins la fiction qui tente de rationaliser l'impossible du non rapport : Ainsi Anita avance que *ce qui fait malédiction ce sont les fictions qui localisent la jouissance dans les contours d'une image qui touche à la beauté, voile de l'horreur, et d'un schéma qui est censé dire la vérité pour empêcher d'aller plus loin ».*

C'est ensuite avec ce grand roman «*Le rouge et le noir* » qu'Anita nous amène à l'apogée de ce qui de l'inexistence du rapport sexuel fait malédiction pour l'obsessionnel. Dans ce roman, Julien Sorel, qui souffre d'avoir été rabaissé par son père et de porter la marque d'une basse condition n'aura de cesse, je cite, *de boucher le manque de son nom de pauvre* en accédant à celui d'une caste supérieure. Ainsi il veut se relever du malheur d'être rabaissé en conquérant

madame de Rénal, la femme de celui qui le prend à son service, voulant ainsi s'assurer de sa supériorité vis à vis du rival. On voit alors où mène cette recherche du bonheur chez un sujet qui agit compulsivement à partir de l'inhibition de son désir soutenu comme impossible dans une série d'exploits motivés par les fictions qui recouvrent le réel et dans lesquels il se perd. Cela l'entrainera très loin dans sa relation avec Mathilde de la Mole, femme de haut rang. En effet c'est à vouloir rejoindre par le mariage avec elle l'ex-ception du nom qui a marqué un illustre ancêtre de celle-ci, lequel avait fini par avoir la tête coupée, qu'il finira par passer lui même à l'échafaud. Ceci pour avoir commis le sacrilège de tenter de tuer Mme de Rénal dans une église, après qu'elle l'ait trahi pour empêcher son mariage. Ce qui fait ensuite le comble de la malédiction démontre Anita, c'est d'avoir, lors de son procès, demander lui-même sa propre mort : là où il a *pré-medité* de tuer l'Autre, et là où il a voulu voler nom et fortune à l'autre, il solde son compte et se maudit lui-même en préméditant le moment où il cessera d'exister. Anita en tire cette conclusion qu'il y va ici du *paradigme de la malédiction de la castration* incarné dans *cette fiction idolâtre de la tête coupée,* où le sujet continue à soutenir jusqu'à l'extrême une pure fiction fixée dans l'in-existence *avec un nom d'exception porté à l'échafaud.*

Nous arrivons à la toute dernière partie du livre avec Flaubert, lequel illustre pour Anita, la malédiction dans la névrose hystérique. Elle nous rappelle que Flaubert s'est défini lui-même comme hystérique, en faisant part de la façon dont il s'identifiait au drame des personnages de ses fictions et ceci jusqu'à souffrir corporellement de ce que ceux-ci devaient ressentir au moment même où il l'écrivait. Ainsi, il a pu dire *Madame Bovary c'est moi*. De ce roman qui le mettait au bord de *l'attaque de nerfs* alors même qu'il écrivait cette l'expression, et qu'alors il gueulait si fort ces mots tant *il sentait ce que sa petite femme éprouvait*, Anita relève que c'est celui qui décrit avec génie, ce que peuvent être les malédictions de l'amour en tant qu'elles sont liées à l'insatisfaction du désir. Si la malédiction passe chez Flaubert par l'identification au symptôme du personnage, c'est en tant que celui-ci soutient son désir en tant qu'insatisfait. Là le sujet répond à l'impossible du rapport sexuel en insatisfaisant son désir puni d'avance et sa jouissance coupable. Mais Anita dégage chez Flaubert un nouveau statut de la malédiction sur le sexe, au cœur même de ce qui fait le génie de son style, qu'elle définit comme *le savoir –faire*

sur la malédiction. A la différence de Stendhal dont le style passe par la cisaille de la pensée, ainsi que dans ses labyrinthes, la beauté du style de Flaubert tient à la cisaille du corps, celle liée au retour de la malédiction dans le corps au regard de l'impossible rapport sexuel. C'est ce dont souffre madame Bovary dans ses symptômes à chaque fois que s'écroule la fiction du bonheur absolu avec l'amant dont elle rêvait d'être la femme idéale. Anita relève que cet autre développement donné à la malédiction par Flaubert vient d'abord d'un vide qu'il rencontre, dont il dira lui même que c'est *le fil qui lui manque*, *cette attache de rien* qu'il éprouve à écrire madame Bovary où l'enchainement des sentiments lui donne, dit-il, un mal de chien. Ce vide nous dit Anita fait « *qu'il n'y a pas le fil qui enchaine le signifiant de la cause qui produit un effet en étant corrélé à un autre signifiant. Il y a la voix qui hurle la sonorité des mots pour atteindre le sommet de l'idée dans ce qui creuse la vérité »*

Si la malédiction vient du réel, de sa béance, c'est aussi de là que surgit *l'objet a qui fait attache au signifiant*. Comme le dit Anita, ce qui fait la force du style de Flaubert *tient à la production de l'objet a sur la béance de l'attache entre le sujet et l'Autre.*

Ainsi le tour de force de Flaubert est de transformer ce qui faisait pour lui malédiction dans la faille où il situait son être en une malédiction articulée en intrigues tentant de faire exister le rapport sexuel et ceci à partir du support de l'objet a, regard ou voix .

Cependant il n'est qu'à lire madame Bovary comme le fait Anita, pour constater que la malédiction où s'est enfoncée Emma Bovary dans le ratage répété de la rencontre amoureuse avec ses amants jusqu'au suicide, peut être lue comme preuve de ce que le rapport sexuel, au-delà des fictions qui cherchent à le faire consister, n'existe pas.

Je m'arrêtai là en remerciant Anita pour ce livre exigeant, dont je salue ici la portée clinique et épistémique, sur cette question du réel du sexe qui toujours s'impose à la structure au cœur même de la fiction tramée par l'inconscient du sujet.

Toulouse le 22 septembre 2017.